Les fresques des salles de garde :



Hôpital de La Pitié – Paris – Photo Gilles Tondini

Peut-on considérer cet ensemble de productions artistiques comme un patrimoine ? Et pourquoi non ? Parce que c'est salace, violent parfois, vulgaire, plus ou moins « bien peint », anecdotique, lourd en fesses et en farces, réservé à une minorité ? Y aurait-il des bonnes et des mauvaises traditions, à l'instar des bonnes et des mauvaises manières… ou genres ?! Oui, les fresques des salles de garde constituent un patrimoine. Patrimoine unique en son genre justement puisque seule la France, terre gauloise et réputée en matière d'amour, en propose.

Cet article n'aurait pu se faire sans l'aide précieuse des médecins Yves Cukierman et Christophe Vidal, et des photographes Gilles Tondini et Patrick Balloul. Qu'ils soient vivement remerciés.

Art hard, convivialité et festivités, oui, certes, mais il paraîtrait qu'il y ait vraiment du porc dans cette histoire… Comme le signale le docteur Yves Cukierman - qui assure la destinée du site internet de l'Association des salles de garde, *Le Plaisir des Dieux* - oui, existe bien une légende (qu'il a désormais authentifiée par la mise en ligne d'un article de *La Chronique médicale* de 1901) qui raconte qu'un cochon fut introduit par les internes de l'hospice de Bicêtre dans leur salle de garde : farce qui se transforma en festin !

Aux fesses, qu'est-ce qu'une salle de garde ? Gilles Tondini, dans son livre, en

de l'art ou du cochon ?



donne une bonne définition : « Place forte tenue par des internes où se déroulent, selon un code, les repas. Théâtre des transgressions et des contestations médicales, elle est ouverte à toute heure. Seul lieu de repos et de rassemblement du corps soignant dans tout l'hôpital. » Un véritable sas de décompression comme on va le voir. Les internes en médecine mais aussi en pharmacie disposent d'un tel lieu, à Paris comme dans quelques grandes villes de province.

Quelle est son origine ? L'internat a été créé par Napoléon en 1802. Pour résumer disons que la salle de garde est issue des corporations médiévales. L'esprit est véritablement celui du compagnonnage et dans ce lieu se fait entendre l'écho des cérémonies de cette époque mais aussi celle de l'Antiquité, des fêtes bachiques.

Comment sont nées les fresques ? Au XIX[e] siècle les artistes (écrivains, poètes comme Verlaine par exemple - pour s'y soigner ou prendre un repas - et peintres de métier) fréquentaient les salles de garde. Ainsi ces derniers, décidèrent, ou répondirent à la demande des internes, d'y décorer les murs. Les élèves des Beaux-Arts, école proche de celle de médecine, fréquentaient les carabins durant les séances de dissection, où ils étudiaient ensemble l'anatomie. Tout ce beau monde ayant un point commun - la fête -, chacun s'invitant au Bal des Quat'z'arts (créé en 1892) et à celui de l'Internat (apparu semble-t-il en 1887). Entre eux, logiquement, devait avoir lieu une histoire de fresques.

Ce type d'art est-il rentré au musée ? En 1859, un collectif de peintres décore la salle de garde de l'hôpital de la Charité. Le plus célèbre, Gustave Doré, signe une gravure la représentant avec ses joyeux internes en calotte et tablier. Jeune artiste il réalise le dessin de départ. Reconstituée



Stéphane Baron – Les amours malades – XIX[e] siècle – Huile sur toile – Hôpital La Charité – Paris – Photo Patrick Balloul

au Musée de l'Assistance Publique, cette salle est le clou de la première exposition du musée, en 1936. Époque oblige, il s'agit de compositions allégoriques, de paysages dans la tradition de l'École de Barbizon mais aussi de caricatures. De facture académique, cette œuvre montre que la fresque de salle de garde, à son début, n'est pas du tout obscène et n'évoque aucunement l'esprit carabin synonyme de chahut et de contestation. À noter aussi que l'Hôpital de la Salpêtrière a légué les cartons aquarellés de ces fresques au musée.

Quels sont ces thèmes ? Qui sont les auteurs ? Précision importante : au début, les fresques étaient offertes, ensuite elles ont été commandées. Pour La Charité évoquons les charmantes et touchantes toiles peintes par Stéphane Baron, *Les amours malades* et *Les amours guéris,* puis dans une nouvelle salle, en 1891, le travail que les internes demandèrent à quatre de leurs amis (parmi les meilleurs de l'atelier de J.P Laurens à l'École des Beaux-Arts) : Bellery Desfontaines, Olivié-Bon, Quatre et Isaac d'Hatis. Ensuite, on peut évoquer les fresques surréalistes réalisées pour l'Hôpital Sainte-Anne par Frédéric Delanglade. En 1936 il signe un triptyque qu'il qualifie d'onirique, ayant pour thème le complexe d'Œdipe, interaction avec les concepts freudiens qui seront bientôt au centre même des préoccupations des internes en psychiatrie. Jugée subversive, l'œuvre sera détruite par les Allemands durant l'Occupation. L'artiste fit ensuite une autre composition, elle aussi détruite en 1964 : les nouveaux internes récusent la connivence qu'entretenaient leurs aînés avec le milieu intellectuel et artistique de bonne réputation.

La fresque de salle de garde moderne n'a-t-elle plus rien avoir avec l'art ? Non, absolument pas. C'est bien de l'art, singulier, populaire… Fresques d'esprit cubiste, expressionniste ou pop : les styles sont variés et les scènes disparates. Souvent la pièce parodie une œuvre célèbre. Par exemple, bien sûr *L'Origine du monde* de Courbet comme passe-plats, *La Cène*, *le Jardin des Supplices* de J. Bosch, *le Radeau de la Méduse* de Géricault, le plafond de la chapelle Sixtine, (souvent le plafond de la salle de garde est peint aussi)… A l'hôpital Bichat *Le déjeuner des canotiers* de Renoir, version fresque carabinée, est devenu *Le déjeuner des internés* ; et *La leçon de danse* de Degas, *La leçon de bande*…

Il s'agit d'un art éphémère : chaque fresque recouvrant la précédente au fil des semestres d'internat, réalisée, le plus souvent à l'acrylique. Art sauvage, art de la revendication - non de l'illicite comme le street art - la fresque ne se conçoit pas sans graffitis. En dehors des légendes racontant que Toulouse-Lautrec ou Foujita aient pu réaliser des œuvres, et outre le fait que certains internes manient aussi bien le pinceau que le scalpel, beaucoup de jeunes artistes ont été sollicités. Il y eut le « dernier cubiste » Freddy Tiffoud, ou encore, récemment, Philippe Andrieu avec son étonnante version de la *Vénus* de Botticelli à Saint-Antoine. Voisinant avec la fresque peinte riche en motifs, le dessin, le cartoon, la bande dessinée ont la part belle. Reiser, Wolinski, Piem ? Le livre de Gilles Tondini publie les croquis de Lauzier à Necker et le tome 2 (en préparation) montrera la fresque inachevée commandée à Charb, patron de Charlie Hebdo.

Doit-t-on seulement qualifier de pornographique ce genre de production ? Certes le phallus est roi, l'amour dans sa diversité et ses positions. Mais cette représentation *sexplicite*, en la dépassant, diffère de la pornographie dans le but à atteindre. « Il s'agit plus d'érotisation que de pornographie » précise le Docteur Christophe Vidal ; et en fait, non d'excitation mais de communication. On dépasse le cru, le paillard en définitive car ici la satire compte plus que le satyre. L'humour est énorme, rabelaisien évidemment, ou ubuesque. Et, si, dit-on, le dessinateur Dubout signa une fresque, de façon générale, cet univers est celui du San-Antonio de Frédéric… Dard.

L'insolence, la mise en question et en figure des médecins, de la hiérarchie, la revendication sont en somme plus importantes que l'acte sexuel en soi. Eros et Thanatos, l'éternel couple ! Ici la « petite mort », jouissance du corps, est l'impérieuse nécessité pour contrebalancer la mort, qui accompagne toujours le médecin, l'attend au tournant et aux tourments

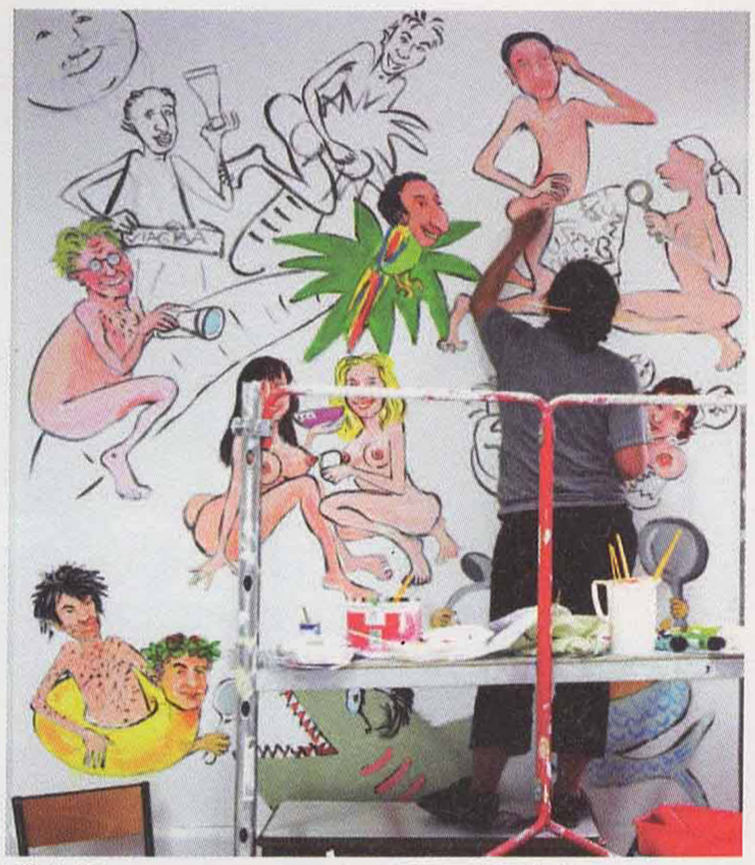
de l'opération. Douleur, désespoir, inhumanité de la condition humaine souffrante : tout est transcendé, exorcisé. C'est dire le caractère jubilatoire mais aussi libératoire si ce n'est libertaire, anti-clérical, avec une philosophie qui marie hédonisme, épicurisme et stoïcisme. Alors, comme Gilles Tondini l'a choisi pour titre de son ouvrage, c'est plus de *L'image obscène* dont il est question. Sans oublier, en matière d'histoire de l'art, de parler de « grotesque ».
Tout est exagéré, démesuré, les sexes particulièrement, mais aussi les attitudes, les histoires racontées. Tout est irréaliste, surréaliste souvent délirant.

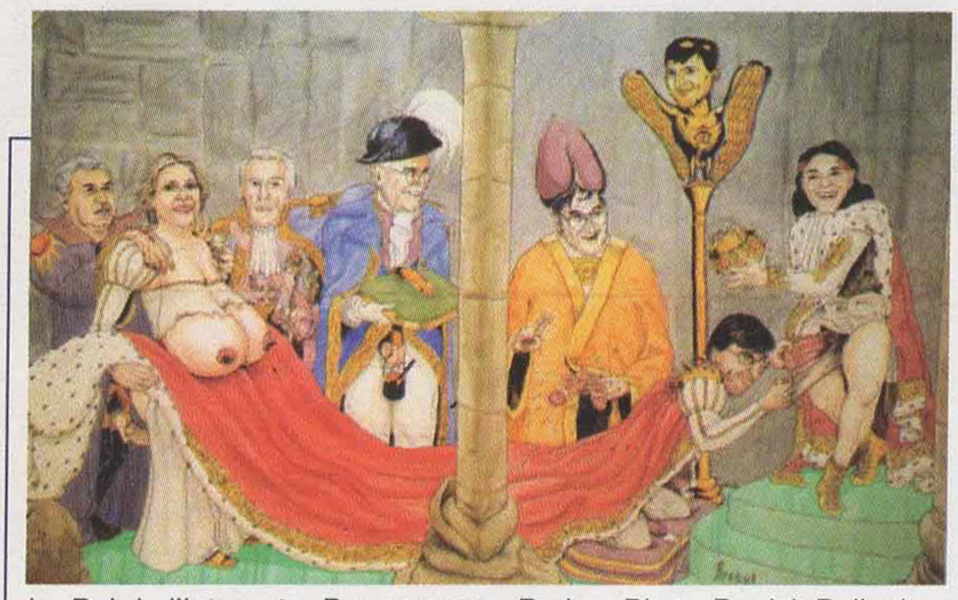
Y a t-il d'autres types de réalisations artistiques ? Oui, par exemple le trône de l'économe, interne en chef garant des règles et chargé de perpétuer les traditions ; sans compter les illustrations des recueils de chansons paillardes mais aussi et surtout celles des affiches et invitations au fameux bal de l'Internat. L'intéressé se reportera au site Le Plaisir des Dieux, nourri régulièrement par le *Toubib Cooky* (Yves Cukierman) qui lui-même est un grand collectionneur de tels documents.

Existe-il une structure pour sauver ce patrimoine ? Oui, outre l'association Le Plaisir des Dieux, l'Association pour le Préservation du Patrimoine de l'Internat. Son ancien président, le chirurgien orthopédiste Christophe Vidal, annonce la finalité, un rien surprenante : « après le recensement des fresques qui se fait actuellement, le but à atteindre c'est que l'ensemble de ces traditions et de ces productions fassent partie du patrimoine immatériel mondial. »

La salle de garde vivrait-elle ses dernières années ? Force est de constater que, depuis les années 1970, les salles de garde ont tendance à disparaître. Les raisons sont multiples. Avec la « révolution de 68 » l'esprit élitiste et macho qui caractérisait l'internat n'est plus bien vu. Il s'est démocratisé et l'importante féminisation des étudiants participe à ce déclin de la salle de garde (et dire qu'officiellement le beau sexe n'y était pas accepté). Aujourd'hui 70% des internes sont des femmes. Groopies des salles de garde ! Mais la problématique est surtout économique (coupes budgétaires et restructurations hospitalières obligent) pour les repas, et politique. Outre l'aspect politiquement incorrect dans une société aseptisée, et bien que les médecins aient perdu de leurs prérogatives depuis les années 1990, la salle de garde demeure un lieu de contre-pouvoir, peu apprécié par l'administration.

Que dire en guise de conclusion ? À l'évidence la salle de garde a une fonction essentielle dans la pratique médicale hospitalière : plus qu'un exutoire c'est une école de médecine, de rigueur, de convivialité.
Le Docteur Cukierman insiste : « tout cela crée un lien entre les générations, les patrons et les jeunes médecins » mais constate que chez les internes d'aujourd'hui « il n'y a plus l'esprit de la salle de garde authentique, peu ont le charisme, le panache nécessaire. »
Le photographe Gilles Tondini avoue :
« J'ai travaillé dans l'urgence, persuadé de la disparition d'un patrimoine unique au monde, hanté par l'exigence de transmettre cet héritage aux générations futures. Mon travail est guidé par la volonté impérieuse d'alerter et de dénoncer (...) L'État français qui met aujourd'hui en œuvre des politiques budgétaires guidées par des objectifs purement économiques, qui condamnent les salles de garde à disparaître. »
On peut aussi se rassurer en pensant, comme le docteur Vidal et le photographe Patrick Balloul, que l'esprit de salle de garde change, évolue mais perdure. La salle de garde se meurt mais ne se rend pas.


Hôpital Brousse – Villejuif – Photo Gilles Tondini


Le Bal de l'Internat – Programme – Paris – Photo Patrick Balloul

Ordonnance

Pour une approche générale, vous lirez *La salle de garde. Histoire et signification des rituels des salles de garde de médecine, chirurgie et pharmacie du Moyen-Age à nos jours* du Docteur Patrice Josset (Le Léopard d'Or 1996). Vous devrez chiner ou passer commande sur eBay pour acquérir l'ouvrage désormais culte *Fresques de salles de garde* de Jacques Le Pesteur (Ramsay 1980), mais aussi, en les commandant à l'auteur, les deux tomes de *La salle de garde ou le plaisir des dieux* de Patrick Balloul (Patrick Balloul 1994) riches en iconographies, documents, récits et témoignages.
Enfin, soignez votre incurie avec *L'image obscène* de Gilles Tondini (Mark Batty 2010). Cet étonnant livre, aux belles nombreuses photos et à la maquette élégante, précis et journalistique, brosse l'univers de 17 salles de garde de Paris et de la banlieue. Incontournable.
Et avant d'espérer pouvoir, parrainé par un interne, voir l'incroyable endroit qu'est la salle de garde, vous devrez avaler les vivifiantes pilules textuelles et visuelles du site du Docteur Cooky (www.leplaisirdesdieux.fr) et déguster l'élixir textuel et musical de son petit frère (www.chansons-paillardes.net).
Prenez l'air... C'est bon pour la santé !